

l'idée de la perdre. Dans le massif où elles étaient cachées, Adèle et Suzanne avaient peine à contenir leurs larmes aussi bien que leur admiration pour cette enfant si généreuse et si loyale.

Comme elle l'aimait !...

Adèle extasiée ne voyait, ne comprenait, ne saisissait rien autre.

Tandis que Suzanne murmurait :

—Je ne me suis pas trompée : cet héroïsme, ce respect presque surhumain du devoir, cette délicatesse qui la pousse à ce sacrifice qui ira peut-être jusqu'à la tuer, tout cela, c'est de Pierre... de lui seul...

—Allons-nous-en, dit à coup Mme Chaniers à sa compagne. Mon cœur est sur le point d'éclater de joie...

Je ne sais ce que j'éprouve... Je devrais être désespérée car l'une des deux, Georgette ou Clotilde, sera malheureuse... Et je n'ai que du bonheur, mais un bonheur au-dessus de tout, de trouver cette petite si grande, si droite, si bonne... Oh ! elle ne souffrira pas par moi, celle-là, je le jure bien !...

—Qu'allez-vous décider ?... lui demanda Suzanne en regagnant la maison.

—Je ne le sais pas encore. Sans doute, je dirai probablement à Robert que j'ai tout entendu...

—Non, ne faites pas cela... Attendez encore quelques jours...

—Mais ils souffriront, jusque-là...

C'est possible, mais ils s'aimeront bien plus et seront mille fois plus heureux après !

—Alors que veux-tu attendre ?...

—Toutes les idées se battent dans ma tête, je suis comme une folle. J'ai besoin de penser et de réfléchir... Mais au nom de l'affection que j'ai pour vous, si jamais vous m'avez aimée, accordez-moi ce que je vous demande !...

L'exaltation de Suzanne épouvanta Mme Chaniers.

Les lèvres de la jeune gouvernante tremblaient, une grande pâleur couvrait son visage sympathique, pendant qu'un large cercle de bistre se creusait sous ses yeux au regard si droit.

—Je ferai tout ce que tu voudras, dit Adèle, mais je t'en supplie calme-toi.

—Vous vous taisez pendant quelques jours ?

—Oui, absolument.

—Vous ferez vis-à-vis de Robert, vis-à-vis de Clotilde comme si vous n'aviez rien entendu ?...

—Je te le jure.

—Même si vous voyez souffrir Robert ?

—Il va être si malheureux !...

—Est-ce que le désespoir ne trempe pas les grandes âmes comme le feu trempe l'acier. Voyez Pierre !...

—Tu as raison.

—Ah ! Robert est son fils, allez. Avec lui, rien n'est à craindre... tant que l'honneur parle.

—Tu seras obéie. Tu me l'as demandé au nom de mon amitié pour toi. Que puis-je lui refuser à cette amitié si dévouée et qui ne s'est jamais lassée ?

—Oh ! merci !... merci... Vous verrez, vous ne vous en repentirez pas !...

—Que veux-tu dire ?... Tu me fais peur !...

—Taisez-vous ! Ne cherchez pas à comprendre, encore moins à deviner, vous n'y réussiriez pas. Laissez-moi carte blanche. Dites-vous que l'amie de toute votre existence, celle qui donnerait pour Pierre et pour vous jusqu'à la dernière goutte de son sang, vous veut heureux tous, et qu'elle va travailler pour cela.

Je vous demande huit jours pour atteindre mon but, pas davantage.

Est-ce trop, pour nous que tant d'angoisses ont dévorés depuis dix-huit ans !...

D'ici là, ne vous occupez pas de moi, laissez-moi aller, venir, sortir la nuit s'il le faut, même partir en voyage...

Empêchez les autres, surtout,—ajouta-t-elle avec un regard étincelant de haine,—surtout Jonathan Pierce, de savoir où je suis, et ce que je fais, et croyez au succès.

—C'est juré... Mais tu me promets que mes inquiétudes, mon ignorance ne dureront pas plus de huit jours, car tu me bouleverses, tu sais...

—Ayez donc confiance... Et pour commencer,

je vais aller reconduire Clotilde chez elle, et ce soir, je ne rentrerai peut-être pas, ou fort tard. Couvrez mon absence de tel prétexte que vous voudrez, mais que personne n'y fasse attention.

—C'est entendu.

Les deux femmes se montrèrent ensemble à une fenêtre donnant sur le jardin.

Robert, qui maintenant consolait Clotilde les aperçut le premier par un petit trou existant entre les branches du massif derrière lequel la jeune fille et lui étaient assis invisibles.

—Ma tante est rentrée, dit-il.

Aussitôt l'orpheline se leva.

—Je vais la retrouver, fit-elle.

Puis tendant les deux mains au fils de Pierre :

—Adieu, mon frère, dit-elle ; adieu, et peut-être pour toujours.

—Oh ! cela, s'empressa-t-il de déclarer, non. Je veux bien que vous soyez ma sœur ; j'ai accepté tout ce que vous m'avez ordonné, même de devenir le mari d'une personne que je déteste mais à une condition, c'est que je vous verrai toujours... Le frère, après tout a bien le droit de veiller sur sa sœur et de l'aimer, je suppose !...

Elle ne voulut point lui refuser, ainsi brusquement, d'un seul coup, et il fut convenu que de temps en temps, mais pas souvent, une ou deux fois par semaine seulement, il viendrait l'attendre toujours au même endroit, au coin de la rue Taitbout et du boulevard Haussmann.

—Peu à peu, et sans le brusquer, se disait-elle très vaillante en allant au-devant d'Adèle, il finira par m'oublier, surtout quand il sera pris par d'autres devoirs, d'autres tendresses, entre toutes, celles de la paternité !...

X.—LE SIGNE NOIR

Mme Chaniers ne put s'empêcher de presser Clotilde sur son cœur avec une tendresse mille fois plus chaude et plus ardente qu'à l'ordinaire.

—Suzanne va vous accompagner chez vous, lui dit-elle.

Mon amie veut connaître le nid où vous passez votre vie, mon cher petit oiseau. Pensez bien à moi tous ces jours-ci, et dites-vous qu'une protectrice très dévouée veille sur vous et ne veut pas que vous soyez malheureuse.

Le coupé noir dont Adèle se servait pour ses courses était tout attelé depuis l'après-midi ; Suzanne y monta avec l'orpheline.

Le cocher était un brave homme très dévoué à la maison, et qui était là depuis les commencements.

—Avez-vous diné, Grégoire ? lui demanda la jeune gouvernante.

—Non, ma demoiselle ; mais il n'y a pas de presse, tout de même.

Elle lui glissa une pièce d'argent dans la main.

—Je vais rue des Abbesses, dit-elle et comme je resterai longtemps loin de Belleville, car j'ai encore après une très longue course à faire, vous dînez à Montmartre aux environs de la maison où j'entrerai. Voilà pour boire à ma santé.

—Merci, mademoiselle, je n'y manquerai pas.

Le cheval très beau et très bon, fut enveloppé d'un maître coup de fouet, et la voiture fila grand train vers le petit appartement qu'occupait Clotilde.

Tout le temps du trajet, Suzanne ne parla à la jeune fille que de la famille qui était devenue la sienne, de la bonté adorable d'Adèle, de la loyauté et des grands sentiments de Pierre.

—Vous les aimez beaucoup, cela se voit, dit l'orpheline.

—Oui, répondit l'autre, d'abord parce qu'il n'y a pas sur terre d'être aussi parfaits qu'eux tous ; ensuite parce que je suis une de leurs meilleurs actions et que je leur dois tout.

Alors elle raconta ce que Pierre avait fait pour elle ; ce qu'avait été Adèle dans sa vie, Adèle qui, non contente de l'aimer, était devenue sa sœur.

Lorsque Suzanne parlait de ces choses elle ne s'arrêtait plus.

Ce jour-là, bouleversée par les émotions de la journée, par tout ce que son esprit lui faisait entrevoir ou pressentir, elle mit à son récit une chaleur particulièrement communicative, tandis que de grosses larmes inondaient son visage.

Lorsque le coupé s'arrêta devant la maison de la rue des Abbesses, Suzanne parlait toujours du frère et de la sœur.

—Je monte avec vous, dit la jeune gouvernante à Clotilde.

Pompon fit la fête à sa maîtresse, d'autant plus qu'il ne l'avait pas vue de la journée.

En haut, dès que les deux femmes furent reposées de la longue ascension, Suzanne dit à l'ouvrière :

—Maintenant, chère enfant, je vous ai assez ouvert mon cœur pour que vous compreniez quelle autre amie vous aurez désormais en moi.

—Certes ! s'écria la pauvre enfant ravie au milieu de son chagrin, je sens bien profondément vos bontés, mademoiselle, croyez-le.

Et si vous êtes disposée à m'aimer un peu, moi je sens que je vous aimerai beaucoup.

—Voilà une bonne parole que je vais mettre sur-le-champ à l'épreuve.

—Je ne demande pas mieux.

—Je vous ai raconté ma vie, dites-moi la vôtre. Pour s'aimer tout à fait, il faut se connaître à fond.

—Ce n'est que ça, l'épreuve ?...

—Dame !... Une confiance absolue, c'est quelque chose.

D'abord, comment vous appelez-vous ? Car je crois bien que Mme Chaniers elle-même ne le sait pas.

—Elle ne me l'a jamais demandé, et je n'ai point songé à le lui dire. Je me nomme Clotilde Gages. Ce nom répondait si bien aux pressentiments de l'intelligente fille, qu'elle faillit laisser échapper un cri.

Toutefois elle arriva à se contenir au point que l'orpheline ne devina rien de la formidable émotion qui la tenait.

Au bout de quelques secondes, ce fut même d'une voix presque tranquille qu'elle lui dit :

—Votre père était sans doute un paysan normand, n'est-ce pas ?

—Non. Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Parce qu'il me semble avoir appris de Mme Chaniers que vous aviez été élevée dans un orphelinat de Normandie.

—C'est vrai ; mais je vais vous raconter comment cette chose s'est produite.

Mon père était un ouvrier mécanicien de Paris, et s'appelait Eugène Gages. Quand je suis née, comme j'ai coûté la vie à ma mère, mon père désespéré est parti pour l'Amérique où il est mort depuis. Mais avant de me quitter il avait remis à une voisine nommée Mme Lureau quinze cents francs résultant de prime d'engagement.

Avec cette somme, Mme Lureau me plaça jusqu'à l'âge de cinq ou six ans chez une de ses amies d'enfance Martine Fresnay, puis plus tard dans un orphelinat de la Délivrande en Normandie.

—Ah ! Et qu'est devenue cette Mme Lureau ?

—Elle a été écrasée par un omnibus lorsque j'étais encore toute petite.

—Mais elle avait un mari ?

—Oui, et des enfants aussi.

—Tout cela est encore à Paris, sans doute ?

—Non. Quand je suis revenue de Caen, il y a quelques mois, j'ai cherché ces gens-là afin d'avoir des renseignements sur la famille qui pouvait me rester. Le mari, paraît-il, était originaire du Cantal, et il y est retourné avec ses enfants, après la mort de sa femme.

—Et Martine Fresnay ?...

—Elle est morte également, tuée par son mari.

—Vraiment tout ce qui vous a aimée a donc disparu ?...

—Oui, tout, dit-elle, même la vieille religieuse qui m'avait reçue des mains de Mme Lureau et de Martine, la mère Saint Raphaël ; même celle qui m'a élevée et que j'ai tant aimée que je l'appelais maman : mère Madeleine des Anges !...

Suzanne la prit dans ses bras.

—Eh bien ! dit-elle, comme vous êtes une vaillante et honnête petite fille, Mme Chaniers et moi nous remplacerons toutes ces excellentes créatures. Nous vous aimerons à nous deux autant qu'elles vous ont aimée toutes ensemble, soyez bien convaincue de cela !

Avec un très grand attendrissement, Suzanne tout à coup ajouta :